

# GUY DE MALHERBE, LE BRIS DU MONDE SAISI PAR LA PEINTURE

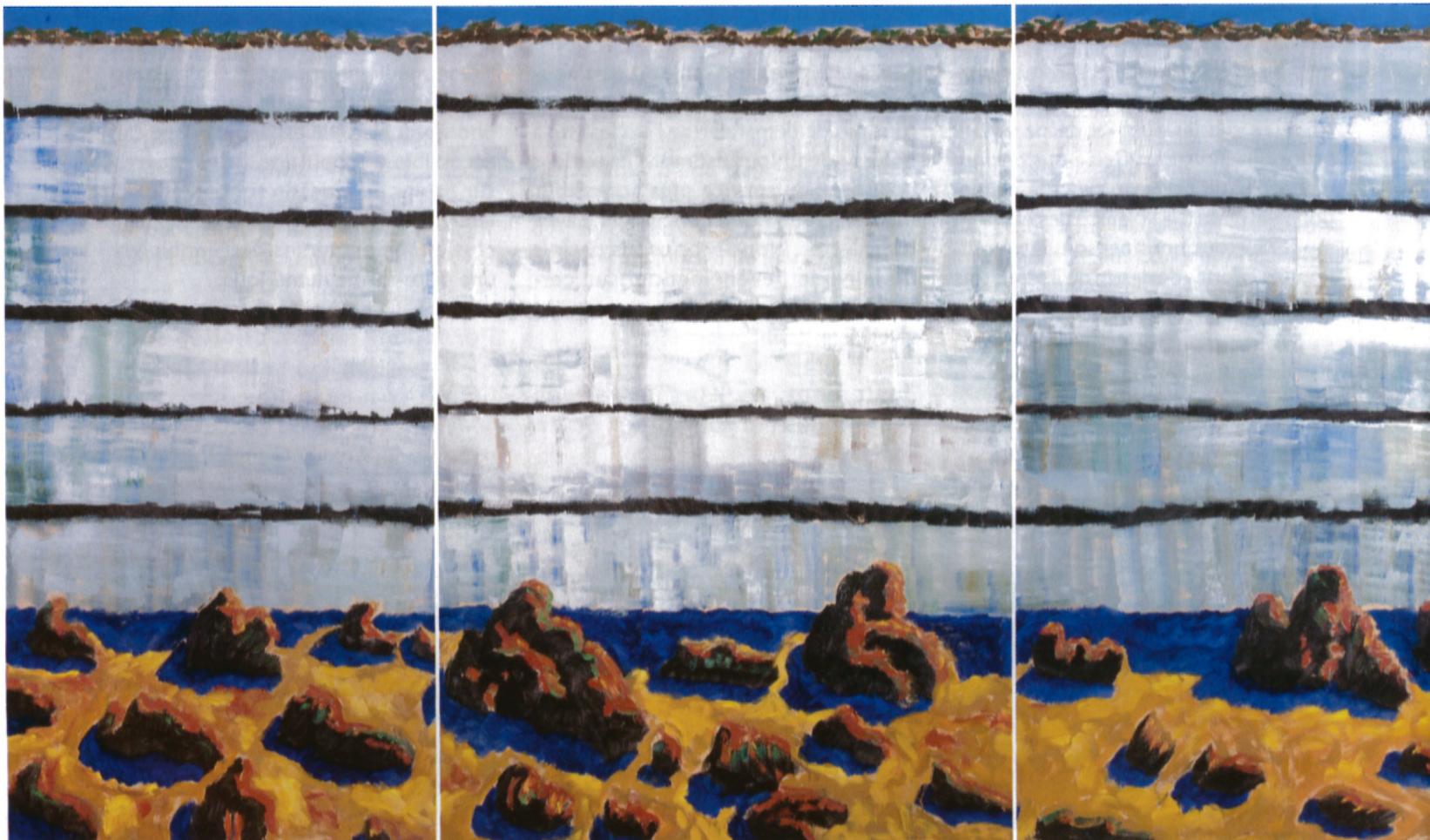
« L'art est le contraire des certitudes. » Plutôt que de tenir un motif pour acquis et de passer à autre chose, le secret Guy de Malherbe préfère nourrir l'oubli pour mieux étoffer le ressac du souvenir. Dans des paysages de côtes normandes qu'il dépouille de leur ciel et de leurs eaux, il prélève à la minéralité des lieux les vues où abîmer sa mémoire. Et en sonde la recomposition à l'atelier, par la reprise de ces motifs transfigurés par sa peinture.

Depuis 2009, Guy de Malherbe a pris l'habitude de réaliser sur site des petits tableaux carrés, brossés sur place, avec plus ou moins de détails. Des « matrices » qui sont pour lui « de l'ordre du constat, pas de la décision ». Et répondent simplement à l'appel d'un motif : un cirque minéral reclus à Houlgate, une plage rompant la Manche à l'horizontale à Trouville, la découpe d'une corniche près de Varengeville... Pourquoi la Normandie ? Le parcours du peintre en révèle une raison, la même peut-être ayant conduit Braque – qui affirmait que le « présent est perpétuel » – à s'installer à Varengeville. Dans les rochers sexués de Cadaqués et les

paysages immobiles d'Auvergne peints par Guy de Malherbe dans sa jeunesse, le mouvement se révélait déjà irrémédiablement absent. En Normandie, rien ne semble bouger et ses « instantanés de peinture » transforment l'éternité tellurique en images.

À Paris, le peintre remarque de son atelier qu'il est « un monde clos, à l'image d'une boîte crânienne ». À l'orée du XIX<sup>e</sup> siècle, l'auteur romantique Schlegel donnait du fragment une définition proche, le décrivant comme « totalement détaché du monde environnant et clos sur lui-même comme un hérisson ». Cette similitude n'empêche pas Guy de Malherbe de faire rentrer

ses trouvailles dans le lieu où il peint. « J'accumule dans mon atelier ces épaves délaissées par le temps », invoque-t-il. Les « matrices », bien sûr, et les objets qui l'accompagnent – le plus souvent trouvés, comme des vieilles planches de bois érodées, dont il usa un temps comme support –, mais aussi toute les formes que les livres font rentrer dans l'atelier. Des reproductions de sculptures d'Henri Moore ou des corps blêmes et pierreux de *La Mort de Laocoon* du Greco y côtoient les circulations étagées de Joan Mitchell, qui disait que « le mouvement est pris dans la peinture, comme un poisson dans la glace ». L'inventaire de ses élections, s'il participe d'un « chaos



ordonné», comme l'écrit Pierre Wat, par ailleurs spécialiste des romantismes européens, se teinte du lien entre organique et minéral que Malherbe cherche en toute chose.

Au début des années 2000, la figure tenait la plus grande place dans son œuvre. Puis celle-ci s'est blottie en elle-même sur de grands fonds monochromes jusqu'à cristalliser la lisière des songes. En guise d'admoniteur, des corps endormis – et vite échoués sur de grandes plages minérales – rappelaient que la peinture véhicule un monde qui parvient par substrat à notre monde. Avec les « matrices » et leurs cadres resserrés, rentrant la texture des sites dans l'œil du peintre, les figures se sont vues fossilisées, plus que volatilisées. Ses peintures récentes métamorphosent la fouille antérieure en séries pour creuser et schématiser certains motifs. Les *Falaises*, remisant la description des amas rocheux dans leur partie inférieure, s'étagent en un vaste front par des coups de brosses horizontaux. À moins qu'elles ne signalent deux états d'un même phénomène, tandis qu'une humanité érodée vient s'y enfouir. Les *Brèches* voient leur dense triangle noir envahir la surface, traduisant a posteriori la cavité prélevée au paysage en une sensuelle *Origine du monde*. Dans des vues de rochers s'enfonçant dans les eaux, la mer s'étale en strates géologiques... Car à l'atelier, l'eau a la même texture que les alluvions continuellement rejetées par la mer. Comme pour exprimer que le temps de la peinture n'est pas celui du paysage. ■ TL

À gauche : *Falaise (triptyque)*,  
2016, huile sur toile, 195 x 330 cm.  
Courtesy galerie La Forest Divonne, Paris/Bruxelles.

À droite: *Brèche*,  
2014, huile sur toile, 195 x 130 cm.  
Courtesy galerie La Forest Divonne, Paris/Bruxelles.



**Le Pied de la falaise. Galerie La Forest Divonne, Bruxelles. Du 7 septembre au 15 octobre 2016**  
**Dépaysages. Collégiale Saint-Pierre-la-Cour, Le Mans. Du 16 septembre 2016 au 15 janvier 2017**  
**Rivages normands. Villa Montebello, Musée de Trouville. Du 8 octobre au 20 novembre 2016**  
**Musée d'Art, d'Histoire et d'Archéologie, Évreux. De février à juin 2017**